

Livia Léri

<https://livialeri.wixsite.com/website/>

Le vent de l'ours

C'est un vent cruel, orgueilleux, insatiable. Depuis des semaines, il harcèle la surface infinie de la steppe. Avec rage, il soulève du sol des tourbillons d'herbes sèches, qu'il projette par paquets contre la paroi infranchissable de l'horizon. Sa voix querelleuse se diffracte en écho jusqu'au dernier village, aux marches du pays. Ce vent souffle dès les premiers jours d'octobre, après que les températures se sont effondrées, et que les glaces blafardes commencent à recouvrir les eaux noires du lac. Les gens d'ici l'appellent *le vent de l'ours*. On sent ses griffes qui se plantent dans les chairs.

Quand la saison approche, les femmes s'affairent pour remettre de l'ordre dans les foyers, afin de ne pas être prises de court. Elles se mettent à parler à voix très basse. Sur le front des hommes qui partent en groupe ramasser des brindilles pour le feu, une ride inquiète creuse son large sillon. Les aînés se font taiseux.

A la veillée, on se rappelle les histoires. C'était l'année des grandes gelées ; elles étaient venues avec beaucoup d'avance sur le calendrier. Personne ne les attendait. On s'était résigné. On n'avait opposé aucune résistance, quand, dans les grognements terribles du vent de l'ours, les pilleurs avaient ravagé le village. C'est à peine si, dans le tumulte, on avait entendu les lents geignements des trois femmes violentées. Elles sont toutes passées vers l'autre monde, aujourd'hui. C'était aux temps anciens.

Dès qu'ils sentent la terre trembler sous les pas du vent de l'ours, les villageois se terrent dans les habitations. Certains hommes font le choix de mettre à l'abri leurs familles, leurs femmes, *on ne sait jamais*, barricadant les maisons en clouant des planches de bois solides sur le revers des portes et des fenêtres. Ces familles emmurées, on ne les verra plus jusqu'au dégel.

Ceux qui n'ont pas condamné leurs fenêtres soulèvent parfois un pan de rideau, jetant un regard craintif en direction de la plaine. Une fois que l'œil a réussi à s'adapter à l'éblouissement du jour, les habitants essaient en vain de déchiffrer les étranges circonvolutions que le vent incise dans la masse épaisse du brouillard.

Parfois, ils discernent aussi la silhouette de l'étranger.

L'étranger, on n'a jamais su exactement d'où il venait. Il était arrivé un matin avec son fusil et sa besace à l'épaule, la cartouchière pleine. Il avait la barbe épaisse et les paroles rares, emmêlées dans un accent qui n'était pas d'ici. Il avait deux lièvres suspendus à la ceinture. Sans même demander l'avis des anciens, il avait pris ses foyers dans la cabane abandonnée du bout du village, là où personne n'allait plus, depuis ce jour tragique où la petite avait été avalée par le lac. Personne n'avait jamais osé rien dire à ce chasseur au regard insolite.

Sur la plaine fouettée par le vent, la silhouette de l'étranger est à peine visible, tache brune tricotée dans la masse laineuse du brouillard. On voit qu'il avance avec difficulté, et hargne, forçant contre ce grand vent qui lui oppose une résistance de bête brute. L'étranger pousse un râle sombre, et profère des imprécations, dans lesquelles on peine à repérer des mots connus. Le cri du vent est âpre, lui aussi. Il menace. On a comme le pressentiment que pour le village sonne la dernière heure. Décidément, l'étranger n'a pas toute sa tête ; il veut la mort de tous, certainement.

Et la sienne en premier ; mais pour cela, peu importe. On le donnerait bien en pâture à l'ours. Au fond, voilà qui nourrirait la bête ; elle s'en irait certainement, après. Si seulement elle pouvait ne plus jamais revenir...

L'étranger hurle, provoque, fait des gestes de forcené. Face au vent animal, qui semble l'écraser de tout son corps immense, le combat paraît bien inégal. Mais l'homme continue à lutter comme un dément. Derrière l'un des rideaux, une jeune femme verse une larme. Les respirations sont suspendues.

Soudain, un formidable coup de feu déchire la steppe, se démultipliant en échos vigoureux.

Puis plus un bruit. On attend quelques minutes avant de reprendre haleine. On se demande si on entendra à nouveau le souffle féroce de l'ours.

Puis on n'attend plus rien. La plaine est désormais étonnamment calme. Durant de lents instants, on reste à l'observer de derrière les fenêtres, sans bouger. Le vent a dû se faufiler entre les herbes hautes, qui ne courbent plus.

On constate alors que la silhouette brune de l'étranger a disparu sous la cape blanche du brouillard. A-t-elle filé vers le lac ?

Alors, lentement, les portes et les fenêtres des maisons peuvent s'ouvrir à nouveau sur la steppe apaisée.